

C'est une cave.

Une petite pièce noire, les pierres montent jusqu'au plafond. Il y a une odeur tiède de granit et de poussière. Il y a des tuyaux en fer, certains fins comme des doigts d'autres énormes, plissés et qui se courbent lentement les uns au-dessus des autres. Il y a des caisses de bois. Une chaise. Une ampoule cassée au-dessous d'un fil. Il n'y a rien. La lumière n'entre pas, l'ombre vide entièrement ce rectangle immense et tiède.

De l'autre côté le jour se lève. L'étrange animal reste immobile et silencieux. Il est là. Sa respiration lève un poids invisible, un effort se contracte et se lâche – cage thoracique lourde, compliquée, une grotte de chair s'ouvre et se ferme. On en-

tend presque un soupir, rien ne bouge cependant. L'ombre noire de la cave étend dans ses yeux des mouvements plus profonds, des fentes brillantes comme sur les étangs : une vaste tristesse qui remue. Un charbon parcourt ses écailles serrées ses poils ses griffes, sa longue échine.

Lorsqu'il dort, l'étrange animal s'affaisse comme une peau dont on aurait sorti les entrailles. Seule sa tête reste sculptée, dure, les deux petites cornes de chaque côté de la gueule, deux virgules d'ivoire inutiles, le front ramassé, les triangles affûtés des oreilles où le poil devient doux comme celui des chats. L'étrange animal dort les yeux ouverts. Parfois sa fourrure est traversée de frissons. Il grogne et ramasse sous son ventre ses pattes courtes, comme s'il se souvenait. Ses dents broient quelque chose avec douceur, il lèche le sol et gémit. Puis son sommeil l'éloigne à nouveau, au large de la cave.

Il arrive qu'en rêvant, l'étrange animal se métamorphose. L'eau l'emporte alors en poisson, dauphin, baleine blanche. Au-dessus de lui, dans des

tremblements de verre et de glace, le soleil plonge un immense rai de lumière qui éblouit les bleus, les verts émeraude de l'eau, nacre les récifs et les épaves, désigne des bans furtifs, allume de minuscules tremblements d'argent effrayés ou des branches de corail molles comme des algues. Lorsque dans ses poumons, autour de ses branchies un fil commence de se serrer l'étrange animal file, aussi rapide que les courants, fuit le froid profond, remonte d'un élan presque asphyxié vers le ciel mouvant posé au-dessus de lui, le crève d'un bond. De grandes ailes grises le hissent vers la légèreté suave des nuages et bientôt la forêt apparaît au-dessous de lui. Il devient l'écureuil, le renard et le cerf. Il court et grimpe et bondit, son cœur minuscule affolé par la joie et une inquiétude qu'il ne comprend pas. Sa course ne doit pas s'arrêter.

Un fracas toujours le réveille. Une catastrophe, un désastre lointain.

Le tremblement de la terre sous ses sabots, le vent avalé l'herbe froissée, la fraîcheur des arbres et le sel

de la mer se tendent un instant encore dans le corps de l'étrange animal – adieu. Sa tête est douloureuse. Une dissonance aiguë, familière, vibre dans son crâne. L'étrange animal se ramasse, comme s'il fallait se battre. Son ventre durcit brusquement. Il devient énorme. C'est la fin de la nuit.

Il avance lentement. Là-bas, de l'autre côté, derrière la lucarne des formes passent, glissent et se fondent dans la boue du jour.